HENRI VIII,

TRAGÉDIE,

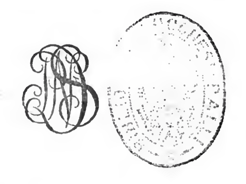
PAR

MARIE-JOSEPH CHÉNIER,

DE L'INSTITUT NATIONAL.

NOUVELLE ÉDITION,

SEULE CONFORME A LA REPRÉSENTATION.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. N. F. DIDOT JEUNE.

Chez DABIN, Libraire, Palais du Tribunat.

AN XIII. — 1805.

HENRI VIII,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

HENRI VIII, roi d'Angleterre.
ANNE DE BOULEN, épouse de Henri VIII.
JEANNE SEIMOUR.
CRANMER, archevêque de Cantorbery.
LE DUC DE NORFOLK.
NORRIS.
ÉLISABETH, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen.
UNE FEMME de la suite d'Élisabeth.
COURTISANS.
PAGES.
GARDES.

La scène est à Londres. Le quatrième acte se passe dans la tour; les autres dans un portique du palais des rois d'Angleterre.

HENRI VIII,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEIMOUR, CRANMER.

CRANMER.

Je puis donc sans témoins vous parler en ces lieux
Que j'avais si long-temps interdits à mes yeux!
Au récit imprévu du malheur de la reine,
Madame, un saint devoir à Londres me ramène;
Et du pied des autels au pied du trône admis,
J'oserai m'opposer à ses vils ennemis.
La voix des courtisans, voix trompeuse et funeste,
Lui reproche à grands cris l'adultère et l'inceste:
Parmi ses détracteurs je ne puis vous compter;
Je vois le rang superbe où vous devez monter:
Un trône vous attend; la route en est ouverte:
La reine vit encor, mais le roi veut sa perte.
Je connais son dépit et son nouvel amour,
Et je connais aussi les vertus de Seimour.
Votre cœur me prévient, et se plaît à m'entendre:
Ah! ne repoussez pas un intérêt si tendre;
Et, si contre Boulen tout s'unit aujourd'hui,

Que sa rivale au moins devienne son appui.
Assez d'autres sans moi, pleins d'un servile zèle,
Flatteront désormais votre grandeur nouvelle:
Je dois à l'innocence apporter mon secours.
Ma bouche connaît peu le langage des cours;
Je n'entre point ici pour approuver les crimes,
Et des prêtres flatteurs j'abhorre les maximes.
Je ne veux point, madame, unir à l'encensoir,
Les soins du ministère et l'abus du pouvoir;
Loin de moi ce desir impie et sacrilége!
Je prétends réclamer le plus saint privilége.
Par nous la vérité doit aller jusqu'aux rois;
Près de mon souverain j'exercerai mes droits.
Puisse un Dieu qui toujours a prêché l'indulgence,
L'éclairer par ma bouche, et fléchir sa vengeance!

SEIMOUR.

Pontife respecté, vos desirs sont les miens:
Servons tous deux la reine, et soyons ses soutiens.
Soumise à son empire, élevée auprès d'elle,
Je garde à ses bienfaits un souvenir fidèle.
D'un rang trop périlleux si j'aimais la splendeur,
Voudrais-je par un crime acheter ma grandeur?
Non; je hais cet orgueil qui rend l'ame insensible,
Et je veux moins d'éclat, mais un cœur plus paisible.

CRANMER.

Gardez ces sentiments, ils sont dignes de vous.

SEIMOUR.

Puisse la reine encor désarmer son époux!

CRANMER.

D'un si prompt changement quel est donc le mystère?

SEIMOUR.

Hélas! vous en voyez la cause involontaire.
Heureuses toutes deux, tranquilles, si toujours
Loin d'elle et loin du roi j'avais passé mes jours!
Il m'aime. On connaît trop ses orgueilleux caprices;
L'amour en tous les temps causa ses injustices.
De liens importuns soigneux de s'affranchir,
Sous un devoir pénible il ne sait point fléchir.
Des princes d'Arragon la fille infortunée,
Pour un nouvel hymen jadis abandonnée,
Vit d'un injuste arrêt son hymen outragé:
De cet empire entier le culte fut changé;
Et de l'heureux Volsei la disgrace éclatante
Marqua, vous le savez, cette époque importante.
C'est le jour de la reine; il devait arriver:
Elle éprouve un malheur qu'elle a fait éprouver:
L'amour la couronna; c'est l'amour qui l'opprime.
Captive, elle gémit dans le séjour du crime;
Et son frère, et Norris, long-temps aimé du roi,
Lui qu'auprès de la reine attachait son emploi,
Lui qui, par son crédit, ses vertus, son courage,
Des Anglais, jeune encore, a mérité l'hommage;
Quelques autres sujets qui, dans un rang plus bas,
Servaient aussi la reine et suivaient tous ses pas,
Victimes du pouvoir et de la calomnie,
Partagent de ses fers l'illustre ignominie.
C'est peu qu'en la voyant réduite à l'abandon,
Aucun n'ose aujourd'hui demander son pardon;
Des amis du pouvoir que devait-elle attendre!
Mais, hélas! sans frémir vous ne pourrez l'entendre,
Celui de qui la voix préside au jugement,
Son flatteur autrefois, Norfolk en ce moment

Brisant le nœud sacré qui l'unit à la reine,
Du monarque inflexible irrite encor la haine;
Et, de son propre sang criminel oppresseur,
Ose insulter lui-même aux enfants de sa sœur.
Lorsque ma voix timide, et toujours impuissante,
Rappelle à son époux cette épouse innocente,
Il m'écoute avec peine; et, loin d'être touché,
Il me jure un amour que je n'ai point cherché.
O vous à qui le ciel accorde ses lumières,
Boulen n'a plus d'espoir qu'en vos seules prières:
Pour elle au cœur du roi sachez vous adresser;
Et, si mon sort enfin peut vous intéresser,
Cranmer, en la sauvant d'une injuste disgrace,
Sauvez-moi du malheur de régner en sa place.

CRANMER.

Ainsi vous dédaignez une orgueilleuse erreur.
Hélas! plus imprudente elle aima son malheur.
Mais si tous deux enfin, regrettant sa puissance,
Nous lui sommes liés par la reconnaissance,
Quel autre à son destin peut rester étranger!
Sous le joug des bienfaits elle a su tout ranger.
Accueillant la misère aux heureux importune,
Ses dons encourageaient la timide infortune;
Par ses royales mains l'indigent secouru
N'était plus indigent quand elle avait paru.

SEIMOUR.

Je m'en souviens, pontife, et je répands des larmes.
Puisqu'à la vérité vous prêtez tant de charmes,
Une lueur d'espoir flatte encor mes souhaits.
On ouvre: c'est le roi qui descend du palais.
Vous voyez tous ces grands vendus à la puissance,

Dont la bouche homicide égorge l'innocence,
Et qui, se disputant la faveur d'un coup-d'œil,
A ramper sans pudeur ont placé leur orgueil.

SCÈNE II.

SEIMOUR, HENRI, CRANMER, COURTISANS, PAGES, GARDES, *au fond du palais.*

HENRI.

C'est vous, madame! vous! des ennuis les plus sombres
Que votre aspect chéri vienne éclaircir les ombres:
Embellissez, charmez par vos soins généreux
Mes jours pleins d'amertume, et plus brillants qu'heureux.
Vous, que j'aime à revoir, pontife respectable,
Vous savez le destin d'une épouse coupable:
Oubliez son nom même.

CRANMER.

Il fut long-temps sacré,
Ce nom, sire, autrefois vous l'avez adoré.
Le peuple anglais balance; il estimait la reine.
Aurait-elle en effet mérité votre haine?
Un injuste soupçon peut tromper votre cœur,
Et l'humaine prudence est sujette à l'erreur.
Malheur au souverain que la vérité blesse!
Heureux le sage roi qui connaît sa faiblesse,
Et qui, laissant fléchir sa douce autorité,
Cherche, accueille, encourage, entend la vérité!
Soyez digne aujourd'hui du trône et de vous-même;
Ecoutez les conseils d'un peuple qui vous aime:
« Sous vingt tyrans, dit-il, ces murs ensanglantés
« N'ont vu que des forfaits et des calamités.

« Henri doit aux Anglais un règne moins sinistre.
« Au lieu de tous ces rois, esclaves d'un ministre,
« Nous voyons sur le trône un monarque chéri,
« Ministre de son peuple, et roi sans favori :
« Protecteur de la foi, zélé pour sa défense,
« Mais des tyrans sacrés combattant la puissance,
« Il a d'un grand exemple étonné l'univers;
« Londres du Vatican ne porte plus les fers.
« Henri se repent-il de sa première gloire?
« Faut-il que l'avenir reproche à sa mémoire
« Tous ces piéges sanglants, ces vengeances des rois,
« Ces attentats commis par le glaive des lois? »
Sire, de votre peuple ainsi la voix s'explique.
J'ose unir mes accents à cette voix publique.
Des Anglais et du ciel remplissez le desir :
Punir est un tourment, pardonner un plaisir;
C'est de la royauté le droit le plus auguste,
Un devoir aussi saint que celui d'être juste :
Il faut plaindre le sort du prince infortuné
Dont le cœur endurci n'a jamais pardonné.

HENRI.

J'ai lieu d'être surpris d'entendre ce langage.
Ce n'est point, je le crois, pour me faire un outrage,
Qu'un pontife m'apporte au sein de mon palais
Ce qu'il ose appeler les vœux du peuple Anglais.
Mais je connais ce peuple et l'esprit qui l'anime.
Il brave un souverain faible et pusillanime;
Sous un maître inflexible il ne sait que ramper :
Dix rois l'ont asservi sans daigner le tromper.
Jean, que déshonoraient les succès de la France,
Vit avec son bonheur décroître sa puissance;

Mais dans les derniers temps de ces Plantagenets,
Les rois faisaient la guerre à leurs propres sujets;
Le poison, les bourreaux, s'unissant à l'épée,
Ne faisaient qu'affermir la couronne usurpée;
Et le peuple, écrasé sous un joug oppresseur,
Adorait ses tyrans et vantait leur douceur.
Les Anglais, dans le cours d'un règne plus prospère,
En ses moindres desirs ont prévenu mon père :
Moi-même, il faut parler avec sincérité,
Moi-même je suis las de leur facilité.
De l'empire avec vous j'ai changé la croyance;
Un seul mot a vaincu leur faible résistance :
Avec vous maintenant c'est la publique voix
Qui parle de conseils, qui les prend pour des lois!
Réprimez les transports de votre zèle austère;
Allez, vos cheveux blancs, votre saint ministère,
Vos vertus jusqu'ici m'ont fait tout excuser :
De mes bontés enfin vous pourriez abuser.

CRANMER, *à Seimour.*

Elle n'a plus que vous.

SCÈNE III.

SEIMOUR, HENRI, COURTISANS, PAGES, GARDES, *au fond du palais.*

SEIMOUR.

Dois-je aussi m'interdire
Cet intérêt touchant que le malheur inspire?
Le besoin de calmer un injuste courroux,
Le droit de la pitié, me le défendez-vous?
Je le réclame encor, dussé-je vous déplaire;
Non, vous n'oublîrez pas celle qui vous fut chère;

Elle répand des pleurs que vous faites couler;
Mais, sire, un mot de vous pourrait la consoler.

HENRI.

Soutiendrez-vous toujours une épouse infidèle?
Je vous vois; je vous aime; et vous me parlez d'elle!
J'ai cherché le bonheur par cent chemins divers;
Des camps et de la paix ignorant les revers,
Étendant chaque jour les droits du diadême,
Prince, législateur, et pontife suprême,
Fameux par le savoir, puissant par les écrits,
J'ai d'un peuple féroce enchaîné les esprits.
Du rêve des grandeurs ma jeunesse bercée
Au vain nom de la gloire attachait sa pensée;
Crédule, j'ai goûté tous les plaisirs d'un roi,
Sans trouver ce bonheur qui fuyait devant moi.
Il est auprès de vous dans l'air que je respire;
Sujette encor de nom, vous possédez l'empire;
Le diadême est prêt; et les autels parés
Bientôt des feux d'hymen se verront éclairés.

SEIMOUR.

Ah! que me parlez-vous d'hymen, de diadême?
Pardonnez; mais enfin ce rang, ce trône même,
Tout vient me rappeler un cuisant souvenir.
L'éclat dont votre bouche embellit l'avenir
Laisse une nuit profonde en mon ame effrayée.
Catherine à vos jours était encor liée,
Quand, fière d'un encens qu'elle obtenait de vous,
Boulen vous vit porter le nom de son époux;
Boulen qui, maintenant captive et solitaire,
Gémit d'avoir régné sur vous, sur l'Angleterre.
Deux reines sous mes yeux ont rempli tour-à-tour

Le trône où vous voulez me placer en ce jour;
Sous mes yeux cependant tour-à-tour opprimées...
Vous m'aimez aujourd'hui; vous les avez aimées.

HENRI.

Ainsi vous avez cru de frivoles discours!
Catherine, unissant ses destins à mes jours,
Ne trouva qu'un époux qui l'évitait sans cesse,
Et jamais d'un soupir n'accueillit sa tendresse :
Je fus dans tous les temps contraint de l'estimer;
Faible prix des vertus que l'on voudrait aimer!
Jeune encor, sans pouvoir, et sujet de mon père,
Vendu par des traités comme un prince vulgaire,
D'un lien politique enchaîné malgré moi,
Sitôt que je l'ai pu j'ai dégagé ma foi.
J'aimai long-temps Boulen; cet aveu m'humilie :
Mais j'ai dû mépriser une épouse avilie.
Sa coupable conduite appelait ma rigueur :
Elle a voulu se perdre et se fermer mon cœur.
Eh quoi! n'est-il pas temps qu'à la fin je respire?
D'un objet criminel j'ai rejeté l'empire :
C'est quand on vous chérit, quand on subit vos lois,
Qu'on peut être, madame, orgueilleux de son choix:
Les vertus, la beauté, la grace plus touchante,
En vous tout me séduit, et m'attire, et m'enchante;
Tout, jusqu'à cet effroi si modeste et si doux,
A l'aspect d'un haut rang digne à peine de vous.

SCÈNE IV.

SEIMOUR, HENRI, CRANMER, COURTISANS, PAGES, GARDES, *au fond du palais.*

CRANMER.

Sire, un pressant motif en ces lieux me ramène;
Je viens mettre à vos pieds cet écrit de la reine.

HENRI.

Vous a-t-elle chargé de me le présenter?

CRANMER.

Aucun des courtisans n'osait vous l'apporter.

HENRI.

Dans cet écrit sans doute elle se justifie;
Mais ce n'est plus à moi d'ordonner de sa vie.

SEIMOUR.

C'est vous qui régnez, sire, et vous qui l'accusez :
Vous ignorez ses vœux; daignez au moins....

HENRI, *donnant la lettre à Seimour.*

Lisez.

SEIMOUR, *lisant.*

« Sire, je vous écris à mon heure suprême.
« Bientôt vous m'allez condamner :
« Que le cœur qui m'aima se pardonne à lui-même,
« Et que le ciel encor daigne vous pardonner!
« Prenez soin de ma fille en immolant sa mère;
« Épargnez les jours de mon frère;
« Épargnez mes amis ; c'est mon vœu, mon espoir:
« Laissez-moi seule enfin subir ma destinée :
« Mais plaignez votre épouse, et que l'infortunée

« Puisse, avant d'expirer, vous entendre et vous voir»!
Eh bien!

HENRI.

Qu'ordonnez-vous?

SEIMOUR.

Rien, sire; mais j'espère
Qu'au moins d'Élisabeth vous entendrez la mère.

HENRI.

Prélat, Boulen encore à mes yeux peut s'offrir.
C'est vous qui l'exigez, il faut vous obéir,
Madame; et dans ma cour votre empire commence.
Tout ce que l'équité pardonne à la clémence,
Tout ce qui m'est permis, vous l'obtiendrez du roi:
Vous adorer, vous plaire est un besoin pour moi.
Au sortir du conseil où mon devoir m'entraîne,
Je verrai, j'entendrai celle qui fut la reine;
Et, pour prix d'un effort qui remplit vos souhaits,
Mon cœur auprès de vous viendra chercher la paix.

SEIMOUR.

La paix! Ah! votre cœur peut encore y prétendre,
Si, daignant consoler une épouse si tendre,
Vous resserrez des nœuds qui sont dignes de vous.
Quelle soit reine encor, c'est mon vœu le plus doux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, NORFOLK.

HENRI.

Il faut subir encor ce pénible entretien :
Boulen, auprès de moi Seimour est ton soutien.
Mais d'un sombre mystère il est temps de m'instruire.
M'as-tu servi, Norfolk? et viens-tu de séduire
Tous ces vils accusés, dociles au pouvoir?
Je t'avais, tu le sais, commandé de les voir,
D'oser leur dévoiler le secret de ma haine,
De leur offrir le jour s'ils accusaient la reine.

NORFOLK.

Ils viennent de parler.

HENRI.

Je ne suis point trahi ?

NORFOLK.

Tous ont versé des pleurs, mais tous ont obéi.

HENRI.

On ne peut de son frère espérer de faiblesse.
Gagnons du moins Norris par la même promesse.

NORFOLK.

Norris !

HENRI.

Oui. Tu l'as vu, flattant avec fierté,
Conserver dans ma cour un ton de liberté;
Il affectait, Norfolk, une franchise austère.

NORFOLK.

Quel moyen fléchira cet altier caractère?

HENRI.

Son crédit, ma faveur, qu'il pourrait recouvrer...

NORFOLK.

Qu'il pourrait...

HENRI.

Tu m'entends : fais-lui tout espérer.
C'est ce fatal amour qui me condamne au crime.
Mais je vois s'avancer ma nouvelle victime :
Le dédain sur ses pas remplace le respect;
On cherchait ses regards; on fuit à son aspect.
Sortons : à lui parler en vain je me prépare ;
Je sens un trouble affreux qui de mon cœur s'empare.
Quoi ! ce prélat toujours fatiguera mes yeux!

SCÈNE II.

HENRI, NORFOLK, CRANMER.

CRANMER.

La reine votre épouse approche de ces lieux,
Sire.

HENRI.

Auprès de Boulen un moment je vous laisse ;
Ne vous allarmez pas, je tiendrai ma promesse.

SCÈNE III.

CRANMER, BOULEN, *conduite par des gardes.*

BOULEN.

Me trompé-je? est-ce encor le soleil qui me luit?
Hélas! de ma prison je regrette la nuit.

Cette douce clarté pour moi n'a plus de charmes ;
Le jour blesse mes yeux fatigués par les larmes ;
Et ces superbes murs voilés de ma douleur
M'offrent par-tout le deuil qui règne dans mon cœur.
N'ai-je point vu le roi? Tout se tait! tout m'accable!

CRANMER.

La vertu malheureuse en est plus respectable.

BOULEN.

Que vois-je? c'est Cranmer : il ne fuit point mes pas!

CRANMER.

Reine...

BOULEN.

Moi, votre reine! Ah! ne m'insultez pas.

CRANMER.

Avez-vous pu douter de mes soins, de mon zèle ?
Je vous dois tout, madame, et je vous suis fidèle.

BOULEN.

Vous êtes donc le seul?

CRANMER.

Non ; parmi les Anglais,
Beaucoup n'ont pas encor oublié vos bienfaits ;
Et regrettent ces jours où vos mains fortunées
Du prince et de l'état réglaient les destinées.
Sous le poids de vos maux le peuple est abattu ;
Il exalte en pleurant votre auguste vertu.
Loin des rois, il n'a point à flatter leur caprice.
Et jusque sur le trône il blâme l'injustice.

BOULEN.

Le peuple doit gémir. Et cette cour...

CRANMER.

Hélas !
Vous n'avez plus d'amis au séjour des ingrats.

BOULEN.

Les cruels autrefois adoraient ma fortune.
Mais chassons du passé la mémoire importune.

CRANMER.

Avec votre destin, madame, ils ont changé.

BOULEN.

Je vous revois, mon cœur est un peu soulagé.
Vous avez fui la cour aux jours de ma puissance;
D'un prélat vertueux j'ai respecté l'absence:
A la cour maintenant qui peut vous appeler?
Vous venez pour me plaindre et pour me consoler !

CRANMER.

D'un serviteur zélé vous devez plus attendre;
Je viens pour vous servir, je viens pour vous défendre.
Quand le bonheur public naissait autour de vous,
Je priais pour vos jours et ceux de votre époux;
Au temple renfermé, dans nos paisibles fêtes,
Je conjurais le ciel de veiller sur vos têtes;
Les vœux d'un peuple entier s'unissaient à mes vœux:
Je n'entends aujourd'hui que ses cris douloureux;
Et je viens en des lieux pleins de vos infortunes
Apporter mes sanglots et les plaintes communes.

BOULEN.

Ah ! comptez-vous fléchir mon insensible époux ?

CRANMER.

Je l'ai vu; j'ai tenté d'appaiser son courroux.
J'ai tenté : trop heureux si mon récit fidèle

Pouvait d'un plein succès vous donner la nouvelle!
Mais il m'a refusé, sans lasser mon espoir.
Que dis-je? votre époux consent à vous revoir.
J'assiégerai ses pas. Vous aussi, vous, madame,
Tâchez par vos discours de ramener son ame :
Montrez-lui sur un front plus soumis qu'abattu,
La tranquille douleur qui sied à la vertu.

BOULEN.

Vous me rendez, Cranmer, un rayon d'espérance;
Et j'en avais besoin.

CRANMER.

Je le vois qui s'avance.
Il est maître; il est fier; cherchez à l'attendrir.
Adieu.

SCÈNE IV.

HENRI, BOULEN.

Les portes du palais sont fermées.

HENRI, *à part.*

C'est elle. Allons. Combien je vais souffrir!

BOULEN, *à part.*

Son aspect me consterne. A quoi dois-je m'attendre?

HENRI, *toujours à part.*

Mais n'importe; il le faut: j'ai promis de l'entendre.

BOULEN, *encore à part.*

Daigne-t-il seulement jeter les yeux sur moi?

HENRI.

Vous avez souhaité de revoir votre roi,
Madame.

BOULEN.

Juste ciel! quel effrayant langage!

HENRI.

Eh quoi! ce nom sacré vous paraît un outrage?

BOULEN.

Sire, entre nous jadis il fut des noms plus doux.

HENRI.

Je ne dois plus porter le nom de votre époux.

BOULEN.

L'hymen à votre sort m'a donc en vain liée?
Présente à vos regards, je suis donc oubliée?

HENRI.

Ne parlez plus des nœuds que vous avez brisés;
Ne vous souvenez plus de mes feux méprisés.

BOULEN.

J'ai méprisé vos feux? vous ne pouvez le croire.

HENRI.

Oui, vous avez trahi vos serments, votre gloire.

BOULEN.

Si j'ai pu vous déplaire, ordonnez mon trépas,
Mais en m'ôtant le jour, ne me flétrissez pas:
Contentez-vous du sort où vous m'avez réduite.

HENRI.

Ainsi donc c'est à moi d'excuser ma conduite!
Vous m'étonnez.

BOULEN.

Daignez me l'expliquer au moins.

HENRI.

Mes bienfaits envers vous manquent-ils de témoins?

BOULEN.

Ils vivent dans mon cœur, malgré votre colère.

HENRI.

Et ce cœur a brûlé d'un amour adultère!
Et l'objet de mon choix, oubliant sa fierté,
A de notre union souillé la pureté!

BOULEN.

Moi!

HENRI.

Bien plus, j'en rougis, et pour mon diadême,
Et pour votre complice, et surtout pour vous-même:
La nature et l'hymen, à la fois outragés,
Ont demandé vengeance, et ne sont point vengés.
Mais il faut mettre un terme à tant d'ignominie.

BOULEN.

Ah! ces cris de la rage et de la calomnie
Ont-ils dans votre cœur prévalu contre moi?

HENRI.

A ces cris odieux ma cour ajoutait foi.
Si la vérité parle, est-ce à vous de vous plaindre?
Si c'est la calomnie, est-ce à vous de la craindre?
Il est temps que les lois se déclarent pour vous,
Et que votre innocence éclate aux yeux de tous.

BOULEN.

Eh! de quels magistrats dépend ma destinée!
L'intérêt dans leur cœur m'a déja condamnée.
C'est vous qui m'accusez, et je vois vos flatteurs,

Juges tout à la fois et calomniateurs;
Je vois des courtisans vendus au rang suprême,
Choisis dans ce palais, et choisis par vous-même.

HENRI.

Non; ceux que j'ai chargés d'interpréter les lois,
Madame, en aucun temps n'ont pu vendre leur voix:
Ne les outragez plus; ce discours qui m'offense,
Bien loin de vous servir, nuit à votre défense.
Aux droits de l'équité vos juges sont soumis;
Pourquoi les soupçonner? sont-ils vos ennemis?
Pourraient-ils, voudraient-ils condamner l'innocence?
L'un d'eux vous est, madame, uni par la naissance.
Ayez moins de frayeur.

BOULEN.

Eh quoi! vous me quittez!

HENRI.

Vous devez maintenant savoir mes volontés.
Que voulez-vous encor?

BOULEN.

J'ai tout dit. Mais vous, sire,
Consultez votre cœur; n'a-t-il rien à me dire?
Vous gardez le silence! interrogez ces lieux;
Quel spectacle jadis ils offraient à mes yeux!
Ici de votre cour et du peuple entourée,
Ici de vos sujets, de vous-même adorée,
Ce souvenir m'est cher; ne me l'enviez pas;
Ici, parmi les fleurs qu'on semait sur nos pas,
Au milieu des concerts et des cris d'alégresse,
Près de vous, et le cœur plein de votre tendresse,
Je courais à l'autel vous nommer mon époux.

HENRI.

Ah! tout est bien changé.

BOULEN.

Rien n'est changé que vous.

HENRI.

Osez-vous...

BOULEN.

Trop long-temps j'ai gardé le silence:
Le poids qui m'accablait tombe avec violence.
Que vous avais-je fait pour tant de cruauté?
Que ne me laissiez-vous dans mon obscurité?
Pourquoi m'appeliez-vous sur ce trône perfide?
Pourquoi m'entraîniez-vous en un piége homicide?
Je vivais ignorée, et de mes humbles jours
Nul souci jusque-là n'avait troublé le cours:
Je n'étais point esclave, insultée, opprimée;
J'étais heureuse enfin: mais vous m'avez aimée.
Tout-à-coup enchaînée à ma triste grandeur,
Captive, et malheureuse, hélas! avec splendeur,
J'ai vu mes jours marqués d'éternelles allarmes;
Souvent au sein des nuits j'ai répandu des larmes.
Aux temps de mon éclat si j'ai peu mérité
Cet appareil de gloire et de prospérité,
J'en atteste le ciel, et mon cœur, et vous-même,
Et j'en atteste encor ce sacré diadême
Que vos bontés jadis attachaient sur mon front;
Je n'ai pas un instant mérité mon affront.
Songez, sire, songez qu'à vous seul asservie,
Je vous ai consacré mon amour et ma vie;
Que du jour où j'ai pu vous nommer mon époux
Je n'ai jusqu'à ce jour respiré que pour vous.

La couronne, un palais, n'ont rien que je regrette :
Je n'ai point oublié que je naquis sujette.
Reprenez ma grandeur, vos bienfaits, votre amour :
Vous n'avez pas besoin de me ravir le jour.
Ah! je saurais mourir; mais, hélas! je suis mère;
Mais je laisse une fille, et vous êtes son père;
Ou plutôt maintenant ma fille n'en a plus;
Au fond de votre cœur tous ses droits sont perdus :
Ma fille est sans appui; moi seule je lui reste,
Et je sens que ma mort lui serait trop funeste.
Faudra-t-il que ses yeux, errants dans ce palais,
Cherchent toujours mes yeux sans les trouver jamais?
Que sa voix innocente, et jamais entendue,
Appelle en vain sa mère au tombeau descendue?
Non; c'est trop de rigueur. Nous quitterons ces lieux;
Vous ne reverrez plus des objets odieux :
Nos deux noms inconnus périront sur la terre;
Loin de vous, loin d'ici, bien loin de l'Angleterre,
En quelque antre écarté je puis m'ensevelir :
La misère et l'exil ne me font point pâlir;
Dans les bois, dans les flancs d'un rocher solitaire,
J'irai, j'irai cacher et la fille et la mère.

HENRI, *à part.*

Je succombe. Ah! Scimour!

BOULEN.

J'embrasse vos genoux.

HENRI.

Arrêtez.

BOULEN.

Dois-je encor espérer...

HENRI.

Levez-vous.
Mon cœur voudrait, madame, exaucer vos prières;
Mais souvent un monarque a des devoirs sévères.
D'ailleurs à mes bontés faut-il avoir recours,
Quand les juges n'ont point prononcé sur vos jours!
Je ne puis deviner leur sentence suprême:
Attendez-la du moins; je l'attendrai moi-même.
Je lui dois obéir: vous savez que les lois
Sont l'organe du ciel et commandent aux rois.
Puissiez-vous désarmer un tribunal sévère!
A ma fille, à la vôtre allez montrer sa mère.
Adieu.

SCÈNE V.

BOULEN, HENRI, NORFOLK.

BOULEN.

Je sors. Et vous, témoin de ma douleur,
Vous avez autrefois partagé ma grandeur:
J'ouvrais à vos conseils une oreille docile;
Vous rendiez grace alors à ma bonté facile:
Mais la fortune change, il faut subir sa loi;
C'est à moi de prier pour mon frère et pour moi.
Vous, ne rejetez point votre triste famille;
Songez à votre sœur, et contemplez sa fille;
Sa fille, qui, perdant les bontés d'un époux,
N'a d'ami, de soutien, de protecteur que vous.

NORFOLK.

Je suis juge, madame, et l'équité m'enchaîne;
Mon cœur ne connaît plus l'amitié ni la haine.

BOULEN.

Hélas!

SCÈNE VI.

NORFOLK, HENRI.

HENRI, *préoccupé et regardant sortir Boulen.*

à part. *à Norfolk.*
Qu'elle est à plaindre! Eh bien, qu'a dit Norris?

NORFOLK.

De mes offres d'abord il a paru surpris.

HENRI.

Je le crois; mais enfin servira-t-il ma haîne?

NORFOLK.

Il voudrait seulement parler devant la reine.

HENRI.

J'y consens; devant elle: il remplit mes souhaits.

NORFOLK.

Il voudrait sous vos yeux confondre les forfaits.

HENRI.

Il me délivrera d'un fardeau qui m'accable.
Dès que je vis Seimour, Boulen devint coupable:
Elle usurpe en ces lieux la place de Seimour.
Que l'arrêt se prononce avant la fin du jour:
D'un jugement public que l'appareil austère
Présente la justice aux regards du vulgaire:
A sa raison timide on doit en imposer;
Le braver, s'il le faut, mais souvent l'abuser,
Mêler adroitement la force et la prudence,
Eterniser l'erreur qui fait sa dépendance.
Allez, et que le frein de mon autorité,
S'il n'est chéri du peuple, au moins soit respecté.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOULEN, CRANMER.

CRANMER.

L'ENTRETIEN d'un époux redouble vos alarmes!
Est-il vrai qu'il ait pu résister à vos larmes?
Seul auteur de vos maux, les aurait-il aigris?

BOULEN.

Ah, c'est vous! Laissez-moi reprendre mes esprits.

CRANMER.

Madame, expliquez-moi ce trouble inconcevable;
Parlez.

BOULEN.

Je viens de voir cet époux redoutable,
Ou plutôt ce tyran: sans dépit, sans remord,
Il semble d'un œil calme envisager ma mort.
Le croirez-vous, pontife? il souffrait à m'entendre.
A le fléchir enfin ne pouvant plus prétendre,
Dans mes plus chers parents trouvant des ennemis,
J'allais revoir ma fille, on me l'avait permis.
Dans ces lieux, où jadis avec tant de constance
Les flots d'adulateurs assiégeaient ma présence,
Je marche lentement, seule, et les yeux baissés,
Parmi des courtisans à me fuir empressés.
J'arrive. Quelle image et fatale et touchante!
Les bras tendus vers moi ma fille se présente;

Ma fille! elle a volé sur mes genoux tremblants,
Mais avec tant de joie et des cris si touchants!
Elle me caressait et me faisait entendre
Les sons délicieux de sa voix faible et tendre:
« Ma mère, disait-elle, enfin je te revoi;
« Ah! voilà trop long-temps que je suis loin de toi!
« J'ai bien pleuré. » Ces mots, ce ton plein d'innocence,
Cette douce candeur, ces charmes de l'enfance,
Rien n'a pu dans mon cœur ramener le repos;
Je n'ai, pour lui parler, trouvé que des sanglots.
Que l'hymen est puissant! que ses nœuds sont augustes;
Mon époux me proscrit; ses rigueurs sont injustes:
Mais quand Elisabeth paraît devant mes yeux,
Cet époux si cruel ne m'est plus odieux.
Je regardais ma fille, et je nommais son père;
Souvent je la pressais sur le sein de sa mère;
Souvent je l'embrassais en l'arrosant de pleurs.
Plus sombre, et sans la voir, songeant à mes malheurs,
Avec un long soupir, interdite, égarée,
J'ai quitté cette chambre, et suis soudain rentrée;
Et, prenant tout-à-coup ma fille entre mes bras,
Vers le lit nuptial je m'avance à grands pas:
Je l'observe, et mes yeux de larmes s'obscurcissent;
Mes genoux affaiblis sous moi s'appesantissent;
Tout ce qui m'environne augmente ma terreur.
A l'instant, malgré moi, je pousse un cri d'horreur:
Hélas! de ma raison j'avais perdu l'usage.
Je sors; Élisabeth courant sur mon passage,
En vain pour m'arrêter saisit mes vêtements;
Je fuis, je me dérobe à ses embrassements;
Je fuis, pâle, tremblante, et presque inanimée,
Traînant le noir chagrin dont je suis consumée:

Craignant de rencontrer ces funestes objets,
Loin d'eux quelques moments je viens chercher la paix :
Je ne puis la trouver dans cette ame abattue ;
Toujours Élisabeth est présente à ma vue.
Insupportable poids de tant d'adversité!
Vains serments, nœuds cruels, triste fécondité!
Que n'as-tu, Dieu puissant, tranché ma destinée,
Le jour, le jour affreux où je fus couronnée!

SCÈNE II.

BOULEN, SEIMOUR, CRANMER.

SEIMOUR.

La voici.

BOULEN.

Ciel! fuyons.

SEIMOUR.

Où portez-vous vos pas?

BOULEN.

Loin de vos yeux, madame.

SEIMOUR.

Ah! ne me craignez pas.
Je dois, je le sens trop, vous paraître importune;
Mais je viens consoler votre auguste infortune:
Je plains le cœur superbe au sein de la grandeur;
Il n'aura point d'amis dans les jours du malheur.

BOULEN.

Est-ce vous qui parlez?

SEIMOUR.

C'est moi qui vous respecte.

CRANMER, *à Boulen.*

Madame, ah! que sa voix ne vous soit point suspecte.

BOULEN.

Amis, parents, époux, quand tout m'ose outrager,
C'est ma rivale, ô ciel! qui vient me protéger!

SEIMOUR.

Non, je ne la suis point; je suis votre sujette.

BOULEN.

Dans quel étonnement son langage me jette!

SEIMOUR.

Le temps est précieux, madame; écoutez-moi:
De son appartement j'ai vu sortir le roi;
Vos juges le suivaient : rien ne transpire encore;
Mais de jours plus sereins j'ose entrevoir l'aurore:
Du moins, en terminant cet entretien secret,
Il marchait vers ces lieux d'un regard satisfait.
Près de vous, avec vous, je veux ici l'attendre.
L'impure calomnie en vain se fait entendre;
Ses clameurs, trop souvent plus fortes que les lois,
Ne pourront subjuguer ni mon cœur ni ma voix:
Le bonheur que je veux n'est pas dans la puissance;
Il est dans vos bontés et dans ma conscience:
Ma grandeur, c'est la vôtre. Ah! vivons désormais,
Vous, sur un trône encor, pour verser des bienfaits;
Le roi, pour oublier quelques moments d'ivresse,
Pour rendre à vos vertus sa première tendresse;
L'indigent, pour vous voir et cesser de gémir;
Et moi, pour vous aimer, vous plaire et vous servir.

BOULEN.

Hélas! à chaque instant, sur la moindre apparence,

Un cœur infortuné ressaisit l'espérance.
Je vous jugeais bien mal : me le pardonnez-vous?
Mais ne différons plus ; courons vers mon époux.

SCÈNE III.

HENRI, BOULEN, SEIMOUR, CRANMER, NORFOLK, COURTISANS, PAGES, GARDES.

HENRI, *bas, à Norfolk.*

Norris a tout promis ; il est temps qu'il paraisse.

SEIMOUR.

Voici le digne objet d'une auguste tendresse,
Celle qui vit son front par vos mains couronné.
Sire, présumiez vous, en ce temps fortuné,
Qu'à des liens si beaux vous seriez infidèle?
Qu'un jour on oserait vous implorer pour elle?
Un injuste soupçon la noircit à vos yeux.
Ah! bien loin d'écouter des cris calomnieux,
A ses persécuteurs c'est à vous de répondre ;
Un seul de ses regards suffit pour les confondre :
Écoutez votre cœur, un moment irrité,
Mais qui l'aimait, qui l'aime, et qu'elle a mérité.

HENRI.

Cet aspect, vos accents ont des droits sur mon ame,
Et ce noble intérêt vous honore, madame :
Mais à l'empire entier je sais ce que je doi.
Les juges de la reine ont paru devant moi.

BOULEN.

Et que m'annoncez-vous?

HENRI.

Que tout vous est contraire.
Sans doute on n'aura point l'aveu de votre frère.
Les autres accusés...

BOULEN.

O ciel! que dites-vous?
Les autres...

HENRI.

C'en est fait; ils vous accusent tous.

BOULEN.

Quoi! je suis innocente! et par eux accusée!

HENRI.

La vérité par eux fut long-temps déguisée;
Mais le secret fatal, madame, est révélé.

BOULEN.

Norris a pu!..

HENRI.

Norris n'a pas encor parlé.
Vous justifierait il? osez-vous y prétendre?
Eh bien, dans ce moment je suis prêt à l'entendre.

à un garde.

Vous, courez à la tour, amenez-moi Norris.

BOULEN.

Grand dieu!

HENRI.

Vous pâlissez! Rappelez vos esprits.
Cet ordre vous surprend!

BOULEN.

Rien ne peut me surprendre ;
Je connais mon époux, et je dois vous comprendre.
Un jour, sans doute, un jour, du moins vous rougirez
De l'horrible destin que vous me préparez.
Malheur à qui peut tout! il peut vouloir un crime.
Mais un infortuné que la puissance opprime,
A de quoi raffermir son courage abattu :
Il est un tribunal qui venge la vertu;
L'univers est soumis à ses lois redoutables :
L'innocent condamné par des juges coupables,
Sous leur indigne arrêt tombant désespéré,
Va soulever contre eux ce tribunal sacré;
Il meurt comblé de gloire au sein de l'infamie;
Il meurt, et l'échafaud qui voit trancher sa vie,
Le couvrant tout-à-coup d'un éclat immortel,
Rend son nom plus auguste, et devient un autel.
C'est le sort que j'attends. En vain calomniée,
Dans le fond de mon cœur je suis justifiée.
Ce cœur est devant vous prêt à se découvrir,
Et je puis me louer, puisque je vais mourir.
Je me rendrai justice : elle m'est refusée.
J'avoûrai cependant qu'autrefois abusée,
M'occupant de vous seul, et cruelle par vous,
Plus que le rang suprême adorant mon époux,
Fière de mon bonheur, j'ai vu d'un œil impie
Catherine verser des larmes que j'expie;
Vous m'en voyez répandre à ce seul souvenir.
Je fus coupable. Hélas! deviez-vous m'en punir?
Mais depuis ce moment où les nœuds d'hyménée
Au destin d'un monarque ont joint ma destinée,
N'ai-je pas sur vos jours semé quelque douceur?

Digne des noms sacrés et d'épouse et de sœur,
Mère... de votre fille, et reine bienfaisante:
Sire, ma vie entière à vos yeux est présente;
La vertu, le devoir, ont marqué tous mes pas:
Vous pouvez maintenant prononcer mon trépas.

HENRI.

A la vertu, madame, accorder un refuge,
C'est le plus bel emploi d'un monarque et d'un juge:
Mais quand tout vous accuse, ai-je lieu de douter?
Est-ce vous seule enfin que l'on doit écouter?
D'autres ont avoué votre commune offense;
Nous verrons si Norris prendra votre défense:
Norris peut nous donner des éclaircissements.
Il vient.

SCÈNE IV.

HENRI, BOULEN, SEIMOUR, CRANMER, NORRIS, NORFOLK, COURTISANS, PAGES, GARDES.

NORRIS.

Je me rends, sire, à vos commandements.
Dans ces lieux redoutés vous m'avez fait conduire.

HENRI.

Oui; j'ai voulu te voir, et tu peux nous instruire.
Rassure-toi, Norris, parle sans te troubler.

NORRIS.

Mon cœur est innocent, c'est au crime à trembler.

HENRI.

Ne me déguise rien.

NORRIS.

J'y consens, je le jure.
Ma bouche a de tout temps ignoré l'imposture.

HENRI.

Va, je ne doute point de ta sincérité;
Ton maître de ta bouche attend la vérité.

NORRIS.

Au serment que j'ai fait je resterai fidèle.

HENRI.

Tu vois la reine; il faut t'expliquer devant elle.

NORRIS.

Sa présence n'a rien qui me puisse arrêter;
Et, je dirai bien plus, j'ai dû la souhaiter.
Je déteste le crime, et je viens le confondre.

BOULEN.

Grand dieu!

HENRI.

Je suis content; mais songe à me répondre.
Parle; est-elle coupable?

SEIMOUR, *à Norris.*

Osez-vous l'accuser?
Cruel! de son malheur pouvez-vous abuser?
Ah! ses persécuteurs n'ont que trop de puissance.

HENRI.

Madame!

BOULEN, *à Norris.*

Au nom d'un dieu vengeur de l'innocence,
D'un dieu qui nous rassemble, et qui dans ce moment
A du haut de son trône entendu ton serment,

Par le sein qui jadis a nourri ton enfance,
Tu peux encor, tu dois embrasser ma défense.
Si ma faiblesse en toi trouve un accusateur,
Ton cœur m'en est témoin, tu n'es qu'un imposteur.

NORFOLK.

L'innocence est toujours calme et sans violence.

HENRI.

Contenez-vous, madame, et gardez le silence.

SEIMOUR.

Ah! sire, ayez pitié de ses cris douloureux,
Et permettez du moins la plainte aux malheureux.

NORRIS.

Reine, jusqu'à la fin tâchez de vous contraindre.

CRANMER, *à Norris.*

Respectez son malheur.

NORRIS.

Vous paraissez la plaindre!
Vous aussi! vous, madame! Ah! la reine en ce jour
Conserve des amis au milieu de la cour!
Je ne le croyais pas.

HENRI.

C'est trop long-temps attendre.
Parle.

NORRIS.

J'obéis, sire, et vous allez m'entendre.
Il est des cœurs pervers que je vais affliger;
Mais le mien désormais ne doit rien ménager.
Voici la vérité simple et sans indulgence.
Par le sein qui jadis a nourri mon enfance,

Par le dieu qu'on atteste, et qui dans ce moment
A du haut de son trône entendu mon serment,
Par son équité sainte, inflexible et puissante,
La reine...

HENRI.

Eh bien?

NORFOLK.

Parlez.

NORRIS.

La reine est innocente.

TOUS LES PERSONNAGES, *excepté* NORRIS.

Ciel!

NORRIS, *à la reine.*

Suis-je un imposteur?

NORFOLK, *à part.*

Se peut-il...?

HENRI, *à part.*

Je frémis.

bas, à Norfolk.

Sont-ce là les discours que vous m'aviez promis?

NORFOLK.

Tu nous trompes, Norris.

BOULEN.

Vous penseriez...

HENRI.

Oui, traître;
Et tu seras puni d'oser braver ton maître.

NORRIS.

J'ai dit la vérité: je suis prêt à mourir.
J'ai mérité mon sort, car j'ai pu te chérir:
J'ai vu ramper ta cour, et j'ai rampé moi-même.
Je touche avec plaisir à ce moment suprême
Où finit la puissance, où naît l'égalité,
Où l'homme assujetti reprend sa liberté.
Malgré toi, devant toi, j'honore ta victime;
Je rends à ses vertus un tribut légitime:
Toi seul es criminel, toi, qui proscris ses jours,
Toi, dont le cœur est plein de fraude et de détours,
Toi, qui dans ma prison m'as fait offrir la vie,
Si je voulais contre elle aider ta barbarie.
Ce méchant, de ta part, a pu me proposer
De conserver le jour en osant l'accuser.

BOULEN, SEIMOUR, CRANMER

Norfolk!

NORRIS.

A vos desirs si j'ai semblé répondre,
Tous deux avant ma mort je voulais vous confondre.
Agent fidèle, et toi, roi féroce et jaloux,
Vous vous trompiez tous deux; vous me jugiez par vous;
Vous ne pouviez compter sur un cœur magnanime.
Tout pâlit, tout se tait, au récit de leur crime!
Roi, tu pâlis toi-même, et tu baisses les yeux!

HENRI.

Les bourreaux vont punir ton mensonge odieux.

NORRIS.

J'oserai sous leurs coups braver ta tyrannie.
Moi, racheter mes jours par une calomnie!

La vie est-elle un bien quand on vit sous ta loi?
Norfolk, instruisez-vous; je fus l'ami d'un roi.

HENRI.

Penses-tu qu'à mes yeux tes outrages l'excusent?
Réponds : que diras-tu? tes complices l'accusent.
Que diras-tu? Norfolk les a tous entendus.

NORRIS.

Je ne dirai qu'un mot, c'est qu'ils te sont vendus.

HENRI, *aux gardes.*

Avant de décider du sort de sa complice,
Allez, et qu'à l'instant on le livre au supplice.

NORRIS.

Ah! je respire enfin. Tu combles mon espoir.

HENRI.

Quoi! perfide...!

NORRIS.

Est-il prêt? Je suis las de te voir.

HENRI.

Va, cours dans les tourments finir ta destinée.

NORRIS.

Adieu donc, roi coupable, et reine infortunée,
Reine qui méritiez de plus heureux destins :
Voilà comme un tyran gouverne les humains.

HENRI, *avec calme et dignité.*

Arrête. Écoutez-moi : faisons taire la haine :
Qu'on remène à la tour et Norris et la reine;
Je révoque l'arrêt que je viens de dicter;
La loi fait mon pouvoir, je dois la respecter.

BOULEN.

Qu'entends-je?

NORRIS.

Que dis-tu?

HENRI.

Norfolk, on vous accuse;
Vous deviez les juger; c'est moi qui vous récuse.

SEIMOUR.

Est-il vrai?

HENRI.

Vous pourriez consulter le courroux :
Outragé par Norris, et peut-être par vous,
Il n'importe, je veux oublier cette offense :
Que la loi règne seule, et non pas la vengeance.

NORRIS.

A d'injustes fureurs voudrais-tu renoncer?
Moi-même au repentir prétends-tu me forcer?
Croirai-je que Norfolk, esclave volontaire,
T'ait prêté sans aveu son lâche ministère?
Achève; laisse-lui le forfait tout entier;
Tu peux de la vertu retrouver le sentier;
Tu le peux : mais entends sa voix qui te réclame;
Contre ce dernier cri ne défends point ton ame;
Profite des leçons qu'elle t'offre aujourd'hui :

montrant Boulen et Seimour.

Roi, voici ton épouse, et voilà son appui.
Allons, soldats.

HENRI, *égaré.*

Par-tout j'entrevois un abyme.

SEIMOUR.

Ah! ne redoutez pas un retour magnanime.

BOULEN.

Sire, je vais attendre ou la vie ou la mort.

HENRI, *montrant la chambre où il se retire.*

Qu'aucun n'entre en ce lieu.

NORRIS.

Laisse entrer le remord.
Et vous, pontife saint, femme auguste et sensible,
Défenseurs de la reine, ah! s'il vous est possible,
Aux malheureux encore il faut la conserver :
Au prix de tout mon sang puissiez vous la sauver!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOULEN.

L'ESPÉRANCE me quitte au fond de cet abyme :
La tombe des vivants a repris sa victime.
Prison, séjour d'effroi, toi qui vis si long-temps
De Lancastre et d'York les caprices sanglants,
Souvent tu renfermas dans tes murs redoutables
D'illustres innocents et de fameux coupables;
Mais jamais une épouse, une reine, avant moi,
Implorant, redoutant son époux et son roi.
De cette longue mort l'amertume est affreuse.
J'ai vécu sur le trône : étais-je plus heureuse?
Non; le bandeau royal n'essuyait point mes pleurs :
Des ennuis fastueux, de pompeuses douleurs,
Voilà ce que m'offrait ma grandeur importune;
Et, captive en tout lieu, j'ai changé d'infortune.
Au sein d'une autre cour, j'ignorais les chagrins;
Mes jours coulaient plus purs sous des cieux plus sereins.
Oh! qui me les rendra, ces temps de mon enfance?
Je ne te verrai plus, doux climat de la France!
Pour cette île orageuse où j'ai puisé le jour,
Devais-je abandonner ton aimable séjour?

SCÈNE II.

BOULEN, CRANMER.

CRANMER.

Apprenez...

BOULEN.

Des sanglots! quel sujet vous amène?

CRANMER.

L'ordre du roi, madame, et l'ordre de sa haine.
Il a signé l'arrêt. Cet arrêt...

BOULEN.

C'est la mort.

CRANMER.

Les autres accusés ont terminé leur sort.

BOULEN.

Tous?

CRANMER.

Tous.

BOULEN.

Fureur impie! horrible sacrifice!
En les assassinant tu parlais de justice,
Roi perfide. On croyait à sa feinte douceur!
Mon frère, il ne fallait égorger que ta sœur.
Il n'est plus, le soutien du sang qui m'a fait naître:
A ses derniers soupirs il me nommait peut-être.
Et je n'ai pu l'entendre et répondre à sa voix!
Je n'ai pu l'embrasser pour la dernière fois!
Reçois du moins ces pleurs; qu'ils consolent ta cendre:
Mon frère, auprès de toi mon ombre va descendre.

Vous, qui nous accusiez, je ne puis vous haïr;
Votre longue amitié reste en mon souvenir :
Voilà le seul forfait qui vous mène aux supplices;
O de mon innocence infortunés complices,
Parmi tant de malheurs il m'eût été bien doux
D'ignorer votre sort, d'expirer avant vous!

CRANMER.

Ceux de qui la faiblesse un moment abusée,
Pour conserver le jour vous avait accusée,
Ont en se rétractant reçu le coup mortel:
Oui, de votre innocence ils attestaient le ciel;
Tous vous rendaient justice.

BOULEN.

Ah! celui qui m'accable
Dans le fond de son cœur ne me croit point coupable.

CRANMER.

Votre Seimour en pleurs venait se joindre à moi,
Et nous allions tous deux tomber aux pieds du roi,
Pour empêcher sa main de signer la sentence,
Pour lui demander grace au nom de l'innocence,
Pour implorer du moins ce droit d'humanité
Que le bienfait des lois laisse à la royauté.
Mais à nous fuir tous deux Henri met son étude.
Soit qu'il ait épaissi l'air de la servitude,
Soit que d'un or coupable il recueille les fruits,
Les communes, les grands, dans sa cour introduits,
Ont contre sa clémence invoqué sa justice.
Au vœu qu'il a dicté le monarque propice
Semble, par des conseils laissant guider sa main,
Abdiquer malgré lui le pouvoir d'être humain.

Au cri de la pitié son cœur inaccessible
Veut que je vous annonce un arrêt inflexible.
Le cruel me gardait ce ministère affreux.
Et cependant, madame, un ordre rigoureux
De son appartement nous interdit l'entrée :
Lorsqu'à vos oppresseurs son oreille est livrée,
De vos derniers amis il évite les pas.

BOULEN.

Le père de ma fille a signé mon trépas!
Mais vous me l'annoncez, mais je vous vois encore.

CRANMER.

Vous me percez le cœur.

BOULEN.

Souvenir que j'abhorre!
Prévenant les souhaits de mon barbare époux,
Supportant ses froideurs, ses caprices jaloux,
Dans ces profonds ennuis nés du pouvoir suprême,
Lorsque sa cruauté, le tourmentant lui-même,
Étendait sur son front le voile des douleurs;
Plus triste, plus à plaindre, et dévorant mes pleurs,
Moi, souvent près de lui son esclave tremblante,
Je lui faisais entendre une voix consolante.
Vœux, soins, respect, amour, il a tout oublié.
J'aurais dû le prévoir; les rois sont sans pitié :
Ils ont reçu du ciel un rang qui les dispense
De vertu, de tendresse et de reconnaissance.
Il valait mieux, sans doute, aux pieds de nos autels
Recevoir les serments du dernier des mortels :
Il n'eût point dans son cours interrompu ma vie;
Et, si l'arrêt du sort me l'eût sitôt ravie,
Sa présence eût au moins attendri nos adieux,

Et la main d'un époux m'aurait fermé les yeux.
Vous voyez cet abyme où je suis descendue:
C'est un roi qui m'aimait, c'est lui qui m'a perdue;
C'est lui qui maintenant se plaît à m'accabler.
Mais c'est trop peu; sa rage ose encore immoler
Des sujets innocents, mes amis, ma famille:
Si je pouvais au moins voir un instant ma fille!

CRANMER.

Vous la verrez, madame.

BOULEN.

Ah! que m'annoncez-vous?

CRANMER.

Le roi...

BOULEN.

Ne m'ôtez pas un espoir aussi doux.

CRANMER.

Non; bientôt la princesse en ce lieu va paraître.

BOULEN.

Ma fille! est-il bien vrai? Vous me flattez peut-être?

CRANMER.

Votre époux y consent.

BOULEN.

Il adoucit mon sort;
Et je peux à ce prix lui pardonner ma mort.

CRANMER.

Sa mort! tu la permets, ô juste providence!

BOULEN.

De l'accuser, pontife, aurions-nous l'imprudence?

Religion divine, appui des malheureux,
Prête à mon cœur flétri tes secours généreux :
Ce cœur est accablé par l'injustice humaine;
Il a besoin d'un Dieu pour supporter sa peine :
La vertu sous le glaive implore son auteur,
Et dans le ciel au moins cherche un consolateur.
Grand Dieu! des opprimés où serait l'espérance,
Quel prix dans le malheur soutiendrait leur constance,
Si notre ame en quittant ce monde criminel,
Ne trouvait devant soi qu'un néant éternel?
Non : j'aime à le penser, cette ombre de la vie
D'un jour plus véritable est sans doute suivie;
Un avenir plus pur se présente à mes yeux:
Les maux sont ici-bas; les biens sont dans les cieux.
Là disparaît enfin l'orgueil du rang suprême;
Tout reuaît en Dieu seul, tout est grand par Dieu même;
Là, jamais le coupable heureux et couronné
N'écrase l'innocent à ses pieds prosterné.

SCÈNE III.

BOULEN, ÉLISABETH, CRANMER, UNE FEMME de la suite d'Elisabeth.

ÉLISABETH.

Quelle nuit!

BOULEN.

Voilà donc cette voix qui m'est chère!

ÉLISABETH.

Où me conduisez-vous? je ne vois point ma mère.

BOULEN.

La voici qui t'appelle.

ÉLISABETH.

Ah! c'est toi que j'entends!

BOULEN.

Vous pouvez me quitter, pontife; il en est temps:
J'embrasse Elisabeth; mon ame est plus tranquille:
N'exposez point vos jours par un zèle inutile.
Mais je voudrais parler à mon second appui:
Allez trouver Seimour; allez, et dites-lui
Que j'ose en ma prison souhaiter sa présence:
Son cœur ne sera point las de sa bienfaisance;
J'en juge par le mien.

CRANMER.

Je cours vous obéir:
Mais le roi m'entendra quand je devrais périr;
Et je pourrai du moins bénir son injustice
S'il permet que je meure avant ma bienfaitrice.

Il sort.

SCÈNE IV.

BOULEN, ÉLISABETH, UNE FEMME de sa suite.

BOULEN.

Je vais goûter encor quelques moments bien doux;
Embrasse-moi, ma fille, et viens sur mes genoux.

ÉLISABETH.

Ma mère, ce matin comme tu m'as laissée!

BOULEN.

Quel souvenir amer revient à ma pensée!

ÉLISABETH.

Autrefois tu m'aimais, tu ne me quittais pas;
Souvent durant les nuits je dormais dans tes bras.

BOULEN.

Elle n'aura donc plus une mère auprès d'elle.

ÉLISABETH.

Pendant toute la nuit vainement je t'appelle.

BOULEN.

Ma fille, à chaque mot veux-tu me déchirer?

ÉLISABETH.

Comme toi maintenant je ne fais que pleurer.

BOULEN.

Combien tous ses discours ont de grace et de charmes!

ÉLISABETH.

Tu pleures !

BOULEN.

Quoi! sa main veut essuyer mes larmes!

ÉLISABETH.

Mai d'où vient ta douleur?

BOULEN.

Ah! crains de le savoir.

ÉLISABETH.

Quitte ce noir séjour.

BOULEN.

J'en sortirai ce soir.

ÉLISABETH.

Quel est donc le méchant qui te fait tant de peine?

BOULEN.

Un puissant ennemi m'accable de sa haine;
Pour prix de ma tendresse il a proscrit mes jours.

ÉLISABETH.

Et que n'appelles-tu mon père à ton secours ?

BOULEN.

Son père!

ÉLISABETH.

Il te chérit ; il viendra te défendre.

BOULEN.

Lui ! tu le crois ?

ÉLISABETH.

Mon père ! ah ! s'il pouvait m'entendre !
On fait tout ce qu'il veut.

BOULEN.

Oui ; je le sais trop bien.

ÉLISABETH.

Allons auprès de lui. Tu ne me réponds rien?

BOULEN.

Enfant, n'hérite pas du malheur de ta mère :
Surtout dans ses rigueurs crains d'imiter ton père.

SCÈNE V.

BOULEN, ELISABETH, SEIMOUR ; UNE FEMME de la suite d'Elisabeth.

SEIMOUR.

Quel spectacle touchant se présente à mes yeux !

BOULEN.

Ah ! venez ; votre aspect me manquait en ces lieux.

SEIMOUR, *baisant la main de Boulen.*

Reine.....

BOULEN.

Que faites-vous?

SEIMOUR.

Votre douleur me tue.
Le roi, vous le savez, se cache à notre vue;
Mais il m'a fait au moins permettre de vous voir;
Je me rends à vos vœux; je remplis mon devoir.

BOULEN.

Je voudrais vous parler; ordonnez qu'on nous laisse.

SEIMOUR.

C'est moi qui répondrai de la jeune princesse:
Allez.

La femme de la suite d'Elisabeth sort.

SCÈNE VI.

ELISABETH, BOULEN, SEIMOUR.

BOULEN.

Daignez encor vous asseoir près de moi.
Ce siège informe et vil vous cause un peu d'effroi;
Désormais, je le sais, vous ne devez prétendre
Qu'à ce trône pompeux d'où je viens de descendre.
Je suis prête à rejoindre et mon frère et Norris:
Avant que par un roi mes jours fussent proscrits,
M'abreuvant à longs traits d'un poison redoutable,
J'ai connu des grandeurs l'ivresse inévitable;
Elle enchantait mes sens plongés dans le sommeil.
Le songe est achevé; mais quel affreux réveil!
Un trône! un échafaud!

SEIMOUR.

C'est trop de tyrannie;
Loin de moi la couronne!

BOULEN.

Il y va de la vie.
Vivez, conservez-vous pour tant de malheureux,
Qui n'ont plus d'autre espoir qu'en vos soins généreux.
Vivez pour cet enfant; soulagez sa misère:
Songez qu'Elisabeth a besoin d'une mère.
Je la mets en vos bras; devenez son appui;
Adoptez-la; mon cœur vous la lègue aujourd'hui.
Quand je ne serai plus, quand sa voix gémissante
Prononcera le nom d'une mère innocente,
Alors à ses regards daignez vous présenter,
Daignez du nom de fille un moment la flatter:
Trompez-la, s'il se peut, à force de tendresse,
Et mêlez à vos soins quelque douce caresse.
Ah! je vous parle en mère: un jour vous le serez;
Vos fils en votre cœur lui seront préférés;
Mais ne l'oubliez pas, mais qu'elle vous soit chère;
Mais ne traitez jamais ma fille en étrangère.
Elle ne prétend plus au dangereux honneur
D'un rang, vous le voyez, qui n'est point le bonheur.
Du moins, au nom du ciel qui voit couler nos larmes,
Au nom de ces moments pleins d'horreur et de charmes,
Du moins que mon époux perde mon souvenir;
Qu'il réserve à sa fille un plus doux avenir:
Que son ame plus juste, et par vous attendrie,
Ne lui reproche point le sein qui l'a nourrie.
Trop jeune en ce moment, elle ne conçoit pas
Son malheur, et ma honte, et mon prochain trépas:
A son oreille un jour, dans un âge moins tendre,
L'affreuse vérité viendra se faire entendre.
Vous la consolerez. Dites-lui nos adieux;
Dites que, subissant un arrêt odieux,

Sa mère qui l'aima, sa mère déplorable
Mourut sur l'échafaud, mais sans être coupable.
Mon amour vous unit, vous confond toutes deux :
Puisse le ciel, propice au dernier de mes vœux,
Toutes deux vous couvrir de sa main tutélaire !
Puissent vos jours nombreux ignorer sa colère !
Puissent-ils s'écouler avec tranquillité
Dans un bonheur égal à mon adversité !

SCÈNE VII.

BOULEN, SEIMOUR, ÉLISABETH, GARDES.

SEIMOUR.

Des soldats !

BOULEN.

Calmez-vous ; c'est le moment funeste.
Ma fille, chérissez la mère qui vous reste ;
Mais chérissez toujours, songez à regretter
Celle qui vous fit naître, et qui va vous quitter.
Il faut partir. Adieu.

ÉLISABETH.

Quoi ! déja tu me laisses !

BOULEN, *revenant à grands pas.*

Reçois, trop chère enfant, mes dernières caresses.

ÉLISABETH.

O ma mère ! où vas-tu ?

BOULEN.

Que lui répondre, hélas !

ÉLISABETH.

Reviendras-tu bientôt ?

BOULEN.

Je ne reviendrai pas.

SEIMOUR.

Craignez d'exécuter la sentence cruelle,
Vous, soldats, vous, témoins de ma douleur mortelle,
Vous qui la partagez, vous que j'entends gémir.
Vous pleurez! et pourtant vous osez obéir!
Reine, de trop d'horreurs je suis environnée.
Mourante plus que vous, plus que vous condamnée,
Je veux auprès du roi précipiter mes pas :
Je vais, je cours à lui, cet enfant dans mes bras.

BOULEN.

Bien loin de le fléchir vous auriez tout à craindre.

SEIMOUR.

A sentir la pitié je saurai le contraindre.

BOULEN.

Ne vous abusez point; tout est fini pour moi.
O ma fille, aujourd'hui je ne vis plus qu'en toi.
C'est mon Élisabeth, c'est mon sang, c'est ma vie;
C'est plus que moi, madame; et je vous la confie.
Je suis prête; marchons. Soldats, séchez vos pleurs:
Qu'est-ce donc que la mort? le terme des malheurs.
Quand je vais expirer sous le pouvoir du crime,
Plaignez un roi bourreau, mais non pas sa victime.
Affermis mon courage, ô clémence d'un Dieu :
Madame, aimez-la bien; c'est votre fille. Adieu.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, PAGES ET GARDES, *au fond du palais.*

OH! qui pourra calmer ma sombre inquiétude?
J'ai besoin de repos, besoin de solitude.
A mon ordre, à ma voix chacun s'est retiré :
LAISSE ENTRER LE REMORDS! Norris, il est entré;
Il me suit, il est là, je le sens qui me presse :
Il combat sans succès ma fatale tendresse.
Je les entends tous deux : Quand elle dit, *Seimour*,
Le remords dit, *Boulen*. Le crime avec l'amour!
Combien je hais Norfolk, mon indigne complice!
Mais j'ai dicté l'arrêt. Boulen marche au supplice!
Malheureux! Dans ton cœur vainement combattu
Le remords n'est qu'un cri stérile et sans vertu :
D'un repentir profond ton ame est ennemie;
Tu veux le fruit du crime et non son infamie.
Allons. De mes tourments l'amour doit me payer:
Moi-même auprès de lui puissé-je m'oublier!
Mais Catherine aux pleurs, à l'exil, condamnée,
Mais Boulen plus chérie, et plus infortunée,
Je les rejette en vain loin de mon souvenir;
Je ne pourrai tromper ni moi ni l'avenir.

Observant les statues des rois d'Angleterre.

Je vois en frémissant ces images funèbres.
Richard, roi meurtrier, chef des tyrans célèbres,

Henri sept a puni tes forfaits signalés :
Console-toi, son fils les a tous égalés.

SCÈNE II.

HENRI, CRANMER, COURTISANS, PAGES, GARDES.

CRANMER.

Pardon, sire!

HENRI.

Des lois que nul ne peut enfreindre
Ont condamné Boulen; je ne dois que la plaindre.

CRANMER.

Ce jugement affreux vous l'avez pu souffrir!

HENRI.

Téméraire!

CRANMER.

O mon roi, laissez-vous attendrir!
Quel sang répandez-vous? quelle est votre victime?
Si l'arrêt du trépas peut être légitime,
Si la loi peut jamais verser du sang humain,
C'est quand le criminel en a souillé sa main.
Livrez-vous à la mort une épouse homicide?
A-t-elle en votre sein plongé son bras perfide?
Non, non; laissez briser votre inflexible cœur;
De vos cruels soupçons abandonnez l'erreur;
D'un crime, quel qu'il soit, la reine est incapable;
Sauvez, sauvez ses jours, et fût-elle coupable :
Au nom du Dieu clément dont vous suivez les lois,
Du Dieu qui pardonnait en mourant sur la croix.
Ecoutez-le ce Dieu, votre roi, votre maître;

Il vous ordonne ici, par la voix de son prêtre,
De ne point accabler d'un injuste courroux
Le vertueux objet dont vous étiez l'époux.
Craignez le repentir amer, inexorable,
Le repentir vengeur d'un mal irréparable;
Ne vous préparez point des remords éternels:
Songez que Dieu punit les princes criminels.

HENRI.

Cessez...

CRANMER.

Non. Si ma voix vous semble trop hardie,
Prenez mes jours, prenez ce reste de ma vie;
Vous me verrez sans peine expirer sous vos coups
Si je puis en mourant sauver la reine et vous:
Oui, vous. Son souvenir vous poursuivrait sans cesse;
Il corromprait vos jours usés par la tristesse.
Excusez le désordre où vous plongez mes sens;
Mais soyez, devenez sensible à mes accents,
A la voix d'une épouse, au vœu de la patrie,
Au vœu d'un peuple entier qui se plaint et qui crie,
Au desir de Dieu même, à son commandement.
Rendez-vous; le temps presse; il vous reste un moment;
L'échafaud est dressé; sa mort est toute prête;
Déja le fer peut-être est levé sur sa tête:
Elle invoque en pleurant son époux et son roi.
Venez, venez, madame, et joignez-vous à moi.

SCÈNE III.

HENRI, SEIMOUR, ÉLISABETH dans les bras de Seimour, CRANMER, UNE FEMME d'Élisabeth, COURTISANS, PAGES, GARDES.

HENRI.

Se peut-il? Quel objet se présente à ma vue?

CRANMER.

Ah! que par cet objet votre ame soit vaincue.

SEIMOUR.

se jetant aux pieds du roi.

Sire!...

HENRI.

Eh bien?

SEIMOUR.

Je succombe. Eh quoi! vous souffrirez...

HENRI.

Levez-vous.

SEIMOUR.

Non, je reste à vos genoux sacrés.

montrant Elisabeth.

J'ai couru.... Vous voyez...

HENRI.

Vous répandez des larmes!

SEIMOUR.

Calmez, daignez calmer de trop vives alarmes.
La reine est innocente et s'avance au trépas :
Au nom de cet enfant, ne le permettez pas;
Au nom d'Elisabeth.... contemplez son visage;
Cédez à la nature en voyant votre image,

Et celle d'une épouse, et ces traits si touchants,
Ces traits que vos regards ont adorés long-tems.
Vous l'aimez; pouvez-vous ne plus aimer sa mère?
Pouvez-vous l'immoler? l'oserez-vous?

ÉLISABETH.

Mon père!

HENRI.

à part.

Le crime fait souffrir; je le sens malgré moi.

ÉLISABETH.

Je croyais retrouver ma mère auprès de toi.

HENRI.

à part.

Sa mère!

ÉLISABETH.

Où donc est-elle?

HENRI.

à part.

O contrainte cruelle!

haut.

Ma fille! Élisabeth!... Dieu, que fais-je!

SEIMOUR.

Oui, c'est elle.

Oui, c'est Élisabeth, l'enfant de votre amour;
Au sein qu'on va frapper elle a puisé le jour:
De la reine et de vous elle a serré les chaînes:
Le sang de tous les deux est mêlé dans ses veines.
Ne fuyez point sa voix et ses pleurs innocents;
Ne vous détachez point de ses bras caressants:

Regardez votre fille à vos pieds qu'elle embrasse ;
Hélas! autour de vous tout vous demande grace ;
Des pleurs qu'elle répand tous les yeux sont noyés :
Vous-même.... Ah ! mes amis, tombez tous à ses pieds :
L'instant de la clémence est arrivé peut-être ;
Parlez, priez, pressez ; fléchissez votre maître.

Cranmer et tous les courtisans se jettent aux pieds de Henri.

HENRI.

C'en est assez, madame; il faut donc....

SEIMOUR.

Achevez :
Je meurs à vos genoux si vous ne la sauvez.

HENRI.

Pontife, allez, courez, suspendez le supplice ;

Cranmer sort.

J'écoute l'indulgence et non pas la justice.
Mais tandis que Boulen va rentrer dans ces lieux,
Qu'on fasse retirer cet enfant de mes yeux ;
A tant d'émotion mon cœur ne peut suffire.

On emmène Elisabeth.

SCÈNE IV.

HENRI, SEIMOUR, COURTISANS, PAGES, GARDES.

SEIMOUR.

J'ai sauvé l'innocence ; à la fin je respire.

HENRI.

Eh quoi! toujours des pleurs!

SEIMOUR.

Ah! laissez-les couler ;
De ceux que j'ai versés ils vont me consoler :

Ils sont doux maintenant. Partagez mon ivresse;
Répandez avec moi ces larmes d'alégresse:
La reine enfin triomphe et retrouve un époux.

HENRI.

La reine! un si beau nom n'est plus fait que pour vous.

SEIMOUR.

L'ai-je entendu, grand Dieu!

HENRI.

Quelle est votre espérance?

SEIMOUR.

Quoi! ne venez-vous pas.....

HENRI.

D'écouter la clémence,
De révoquer, madame, un arrêt rigoureux.

SEIMOUR.

Eh bien, ne soyez pas à demi généreux.
Vous avez aux tourments enlevé la victime;
Mais ce n'est point assez: rendez-lui votre estime;
Rendez-lui cet amour qui ne m'était point dû;
En un mot, rendez-lui tout ce qu'elle a perdu.
Que deux fois votre main l'élève au rang suprême:
Le prix d'un tel bienfait sera le bienfait même:
Vous trouverez ce prix au fond de votre cœur;
Enfin d'Elisabeth vous ferez le bonheur,
Le mien, sire, et le vôtre, et j'ose encor le dire,
Celui de vos sujets, celui de tout l'empire.

HENRI.

Ma gloire et mon amour sont tous deux offensés
De ces vœux imprudents qu'ici vous m'adressez.

Mon courroux s'est calmé : n'êtes-vous pas contente?
Dois-je encor m'avilir? est-ce là votre attente?
Me faut-il outrager la sainteté des lois,
Devant l'Europe entière aux yeux de tous les rois?
Celle qu'un jugement flétrit aujourd'hui même
A-t-elle encore un front digne du diadème?
A partager son sort m'osez-vous condamner?
Jamais. Boulen vivra; j'ai pu lui pardonner,
Pour vous, pour mes sujets, madame, et non pour elle;
Mais ce pardon suffit : elle est trop criminelle.
Quand le pouvoir sacré de la religion,
Les usages, les mœurs, l'antique opinion,
Contre moi vainement placés dans la balance,
Ont vu le peuple anglais m'obéir en silence;
Quand le divorce, enfin, par mes lois fut permis;
Quel forfait Catherine avait-elle commis?
Je vous l'ai dit; un seul : de n'être point aimée;
Le choix de son époux ne l'avait pas nommée.
A l'objet de ce choix mes jours furent unis :
Ils sont empoisonnés; mes bienfaits sont punis;
L'arrêt est solennel, et le crime est insigne.
A rompre nos liens que Boulen se résigne :
Elle aura ma pitié; la couronne est à vous.
J'apperçois le pontife; il s'avance vers nous.

SCÈNE V.

HENRI, SEIMOUR, CRANMER, COURTISANS, PAGES, GARDES.

SEIMOUR.

Ah! qu'il vienne; il est temps que sa voix me rassure.
Eh quoi! vous vous taisez! parlez, je vous conjure.

CRANMER.

Mon silence et mes pleurs vous en disent assez.

SEIMOUR.

Ciel!

HENRI.

Pourquoi cet air sombre, et ces regards baissés?

CRANMER.

Sire, chargé par vous d'un ordre légitime,
Je courais à la mort enlever la victime:
Je vois de tous côtés vos sujets éperdus,
Pâles, glacés de crainte, à grands flots répandus
Dans la place où leur reine indignement traînée
Devait sur l'échafaud finir sa destinée.
Étonnés d'un destin vainement déploré,
Ils venaient voir mourir ce qu'ils ont adoré.
Je vole au-devant d'eux, et de loin, hors d'haleine,
Je m'écrie: « Arrêtez, sauvez, sauvez la reine;
« Grace, pardon, je viens, je parle au nom du roi. »
Ils ne m'ont répondu que par un cri d'effroi.
A ces clameurs succède un plus affreux silence:
J'interroge; on se tait. Je frémis; je m'avance:
Et promenant par-tout mes regards effrayés,
Par-tout je vois des pleurs dont les yeux sont noyés.
J'arrive au lieu fatal; et cependant la foule
S'entr'ouvre, me fait place, et lentement s'écoule.
J'appelle. Espoir crédule! il s'est évanoui;
Sire, j'appelle en vain; vous étiez obéi;
Vous avez pu frapper, non sauver l'innocence,
Et l'on vous a servi comme on sert la puissance.
La reine n'était plus. Ses yeux privés du jour

Semblaient avec douleur tournés vers ce séjour,
Ses yeux, où la vertu répandait tous ses charmes,
Ses yeux encor mouillés de leurs dernières larmes.
Femmes, enfants, vieillards regardaient en tremblant
Ces augustes débris, ce front pâle et sanglant.
Des vengeances des lois l'exécuteur farouche
Lui-même consterné, les sanglots à la bouche,
Détournait ses regards d'un spectacle odieux,
Et s'étonnait des pleurs qui tombaient de ses yeux.
Mille voix condamnaient des juges homicides;
Les malheureux en pleurs baisaient ses mains livides,
Racontaient ses bienfaits, et, les bras étendus,
L'invoquaient dans le ciel, asyle des vertus.
Au milieu de l'opprobre on lui rendait hommage.
Chacun tenait sur elle un différent langage;
Mais tous la bénissaient, tous avec des sanglots
De ses derniers discours répétaient quelques mots.
Elle a parlé d'un frère, honneur de sa famille,
Du roi, de vous, madame, et surtout de sa fille;
Et faisant aux anglais ses tranquilles adieux,
Elle a reçu la mort en regardant les cieux.

HENRI.

Votre douleur est juste et n'a rien qui m'offense.
J'accuse envers Boulen ma tardive indulgence.

SEIMOUR.

Au fond de votre cœur vouliez-vous l'épargner?
Elle a cessé de vivre; et moi je vais régner!
Régner! lui succéder entre vos bras perfides,
Sur ce trône souillé de tant de parricides!
Laissez-moi fuir des lieux qui me glacent d'effroi:
Son ombre gémissante est entre vous et moi.

Au moment où mon front recevrait la couronne,
Au pied des saints autels, sur les marches du trône,
Je l'entendrais toujours, s'attachant à mes pas,
Accuser mes honneurs fondés sur son trépas.
Que d'autres, j'y consens, obtiennent en partage
De votre amour cruel le sanglant héritage,
Et sur son échafaud que mon sang répandu
Dans son généreux sang puisse être confondu!
Voilà tous mes desirs, c'est le sort que j'envie;
Roi barbare, à vos pieds j'ai demandé sa vie;
A vos pieds maintenant je demande ma mort.

HENRI.

Vous, mourir! vous!

SEIMOUR.

Frappez; n'ayez point de remord.
Ah! puisque vous m'aimez, je suis votre complice.
Ma haine vous punit; c'est là votre supplice:
Mais le mien est de vivre, et le mien doit finir.
A des mânes chéris je vais me réunir.
C'en est fait.. je t'entends. Oui, ton ombre m'appelle.

HENRI.

Ses yeux se sont fermés, je la vois qui chancelle.
Amis...

SEIMOUR.

Si votre cœur peut encor me chérir,
Soyez assez clément pour me laisser mourir.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.